

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'affrètement littéraire

Jean Royer

Volume 34, numéro 2 (200), avril 1992

Pastiches

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31334ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Royer, J. (1992). L'affrètement littéraire. *Liberté*, 34(2), 24–25.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

JEAN ROYER

L'AFFRUITEMENT LITTÉRAIRE
(péroration du discours d'acceptation
à l'Académie des Jeux Floraux de Rodez,
Aveyron)

(...) Quand j'entre en moi par la fissure de l'être, qu'y
lis-je? qu'y trouvé-je?

*Sur le pont où roule la foudre
leurs peaux s'affruitent —
amoureux au lent remous des huiles.*

Ces mots simples à l'horizon du cœur me préservent
d'avoir des vues grillagées par les idées. Ils sont les mé-
moires du fleuve majestueux de mes émotions partagées.
J'y côtoie la lumière des hauts lieux accessibles à tous où
s'exerce ma pédagogie de l'œuvre.

Ma poésie personnelle semble vouloir dévoiler un tra-
gique au féminin du corps. Elle est aussi une méthodologie
d'approche des mystères cachés du langage des solitudes,
responsable des silences. À l'intime du beau, la poésie réin-
vente le langage en des thèmes qui recouvrent l'œuvre de
phrases de vivre. D'ailleurs, dans toute notre poésie ac-
tuelle, il y a une émotion qui n'est autre qu'une fuite d'être.
Pour comprendre ces choses, il faudrait réunir une famille
d'écrivains épiques et baroques, Saint-John Perse et Gene-
viève Amyot par exemple. Guillevic, un des plus grands

poètes de notre siècle et mon cher ami, l'a récemment écrit dans un vers éblouissant: «On n'est pas seul».

Puis-je vous avouer, en terminant, que c'est le silence qui me confie ces quelques réflexions à voix haute? Le rêve a pris racine dans l'essentiel pour le transformer en des langues d'aimer qui nous inventent une conscience d'exister plus loin que l'état d'esprit qui favorise l'approche spontanée des notions qui passent et ne disparaissent jamais. Les mots coupants déchirent les mondes du froid langagier. La chambre d'aimer porte le souvenir des maisons d'enfance, et les enfances d'aimer se souviennent des maisons de chambres. Il faut que vous le sachiez et je profite de l'occasion pour vous le dire: le regard des mots de l'existence poursuit de sa perspective les plus intimes gestes de vivre, et qu'on ne vienne pas me dire que les mots perdus au bord d'aimer n'entendent pas les silences de dire. Avec une force singulière, la poésie contient les amoureux de la musique du monde. Le grand poète Alain Bosquet me confiait naguère dans un entretien exclusif pour les lecteurs du *Devoir*: «En moi, tout est tragique». Il ajoute aujourd'hui: «Je deviens une phrase». C'est par ce tragique aux confins d'écrire que les poètes majeurs prennent leur place dans l'histoire littéraire.